

différente. Dans l'ignorance où l'on était des lois de la nature et de l'existence d'un Dieu unique, on divinisait tous les phénomènes de l'univers et les héros qui s'élevaient au-dessus du reste des hommes.

De ce que l'imagination a été, est encore dans ce domaine une maîtresse d'erreur, faut-il l'exclure complètement de la religion chrétienne? Nous ne le pensons pas. "La foi est la vive représentation des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit point," (Héb. XI.) L'imagination la rend vive, confiante et joyeuse. Au lieu de s'arrêter à la terre et à la dissolution inévitable du corps, elle s'élève vers les demeures célestes, en prend, pour ainsi dire, possession, se voit au sein de Dieu dans l'éternelle félicité, oublie par moments les misères du monde à la pensée du repos sans fin. Un chrétien sans imagination est fort à plaindre; il lui manque les ailes de la foi.

J'ai montré que l'imagination, dans le sens le plus élevé de ce mot, est la

faculté de réaliser l'idéal du beau, du vrai et du bien. Je n'ai rien dit de ses emportements, de ses écarts, de ses abus, sujet qui n'entre pas dans le plan que je me suis tracé. Qu'on lise sur ce point Malebranche et l'on reconnaîtra sans peine qu'il faut faire bonne garde autour de "la folle du logis." Il est beau d'avoir des ailes et de planer au-dessus des misères de l'existence; craignons toutefois de nous perdre dans les nuages et puis de tomber dans la boue. La distance est vite franchie. L'imagination est funeste quand elle porte à la rêverie incohérente plutôt qu'à l'action utile. Qu'elle embellisse nos plus humbles devoirs par un reflet d'idéal et par la contemplation des choses d'en haut, mais qu'elle ne nous rende pas paresseux à nous employer pour autrui. Qu'elle nous emporte dans un monde enchanté, mais sans nous y retenir. Qu'elle fasse le charme de la vie, mais pour nous en faire mieux goûter les obligations.

D. COUSSIRAT.

LE RACHAT DU CONDAMNÉ.

D'où viens-tu?—Du pays de misère et de honte.
Qu'as-tu fait?—J'ai péché, je me suis avili.
Où vas-tu?—Je gravis le sentier qui remonte.
Que veux-tu?—Du travail.—Qu'espères-tu?
—L'oubli.
Crois-tu qu'il est un Dieu, pauvre âme encore obscure?
Que ta honte le prouve et j'y croirai demain.
Crois-tu que le regret peut laver la souillure!
Je n'en douterai plus, si tu me tends la main.
Et sauras-tu vouloir?—Oui, pourvu qu'on m'éclaire.
Sauras-tu marcher?—Oui, sûr, contre l'abandon.
Sauras-tu lutter?—Oui, si j'olytiens mon salaire.
Sauras-tu souffrir?—Oui, si c'est pour le pardon.

EUGÈNE MANUEL.

VICTOIRES.

Le mal t'a subjugué Tu marches, sombre esclave,
Derrière son char attaché.
Tu ne peux briser ton entrave . . .
Mais si tu crois en Dieu tu vaincras le *péché*.
La souffrance a plongé l'aiguillon de sa flamme
Dans tes os brûlés de chaleur.
Oh! quelle angoisse étreint ton âme! . . .
Mais si tu crois en Dieu tu vaincras la *douleur*.
Déjà le vent glacé qui pleure sur les tombes
Eteint l'éclat de ton flambeau.
Dans quelle affreuse nuit tu tombes!
Mais si tu crois en Dieu tu vaincras le *tombeau*.

RAYMOND FÉVRIER.